

—Ma chère comtesse, seriez-vous assez aimable pour me dire ce qu'est devenue cette montre russe que feu votre mari vous donna la veille de votre mariage ?

Si M. de Jozères, en faisant cette question, avait compté surprendre une émotion subite sur le visage de Mme de Gabrinoff, il fut déçu en son espoir, car elle resta impassible et répondit d'une voix qui ne trahissait qu'un peu d'étonnement :

—Cette montre vous intéresse donc beaucoup ?

—Enormément, comtesse, et je vous le prouve en vous demandant encore ce que vous en avez fait.

—Depuis la mort de mon mari, elle est renfermée dans un coffret avec tous les bijoux que mon deuil m'interdit de porter.

—Oh ! fit le procureur en insistant, elle est bien modeste, cette montre ! Le plus sévère deuil peut s'en parer, il n'en est pas de même de la magnifique chaîne qui l'accompagnait... Qu'est elle aussi devenue, cette chaîne ?

Pendant ces phrases échangées, Mme de Gabrinoff avait conservé le calme apathique d'une femme fatiguée ; seulement, de couchée qu'elle était sur le divan, elle s'était peu à peu relevée et, maintenant, accoudée sur une pile de coussins et la tête appuyée sur sa main, elle regardait fixement le questionneur.

—La chaîne a rejoint la montre dans le coffret, répondit elle après un petit temps.

A cette réponse, M. de Jozères secoua la tête et, avec un nouveau sourire, il répliqua :

—En êtes-vous bien sûre, ma chère Berthe ?

—Sûr de quoi ?

—Que votre montre et sa chaîne... bien entière... bien entière, entendez vous ? ... soient dans ce coffret.

Mme de Gabrinoff parut se consulter. Puis après une longue minute d'un silence pendant lequel le magistrat, debout devant la cheminée, attendit toujours souriant, elle se leva et vint à lui :

—Bricard a parlé ? dit elle d'un ton bref.

—Mieux que cela, comtesse, il a écrit une belle et bonne déposition.

—Et cette déposition ?

—Vous accuse de complicité dans l'assassinat de votre mari... et pour prouver que vous avez, sinon aidé, tout au moins encouragé le meurtrier au moment du crime, Bricard veut produire votre montre et quelques chaînons brisés de votre chaîne ramassés dans le taillis où a été découvert le cadavre.

Cela avait été dit par M. de Jozères bien posément, sans la moindre indignation, et presque, pour ainsi dire, sur le ton plaisant. Tant qu'il avait parlé, la veuve l'avait regardé dans les yeux. Quand il eut fini, elle demanda sans s'émuouvoir :

—Bricard ne peut-il m'avoir volé cette montre pour en appuyer sa mensongère déposition ?

—Il prétend que la trouvaille a été faite par un témoin que vous n'oserez révoquer.

Le regard de Berthe devint vague comme si, en elle même, elle cherchait quel pouvait être ce témoin inconnu, puis ses yeux se reportèrent sur le magistrat en semblant l'interroger.

Le procureur haussa les épaules :

—J'ignore de qui veut parler ce laquais, répondit-il à Mme de Gabrinoff qui venait de retourner au divan.

Derrière sa tenture, de Saint-Dutasse se tenait immobile et des mieux attentifs.

—Bourguignon était dans le vrai, se disait-il. La conversation de M. de Jozères est des plus intéressantes. Le renard

tient sa poule... voyons comment il va maintenant la plumer.

La comtesse reprit :

—Voici de long mois que je vis sous le coup de cette terreur de Bricard. Cet homme a osé lever les yeux jusqu'à moi et il m'avait menacé de cette dévouciation si, au jour du procès, je n'avais cédé à son insolent amour.

—Pas forte, la comtesse ! elle s'enferme trop vite, pensa de Saint-Dutasse en écoutant cette réponse.

Tel était aussi l'avis du procureur, car il fit entendre un petit rire ironique en disant aussitôt :

—Savez-vous, ma pupille, que vous feriez une bien maladroite accusée. En confessant avoir eu peur de Bricard, vous avouez simplement que sa déposition est vraie... que cette montre et ce fragment de chaîne ont été réellement trouvés sur le lieu du crime... et qu'ils ont dû être arrachés par le comte en se débattant contre ses assassins.

Au lieu de s'effrayer de ces déductions qu'elle avait écoutées jusqu'au bout, Mme de Gabrinoff ne prononça que ces deux mots :

—Et puis ?

—Et puis ? répéta M. de Jozères un peu interloqué par la tranquillité de celle qu'il s'attendait à voir trembler devant lui.

—Oui, et puis ?

—Alors, il est maintenant facile de s'expliquer ce long regard que vous a adressé l'accusé, à l'audience, avant de s'évanouir... c'était un appel à sa complice. Votre pâleur, votre trouble, votre prostration pendant la séance, apparaissent actuellement sous leur vrai jour... Ce n'est plus l'émotion d'une veuve, c'est l'épouvante d'une coupable.

—Et puis ? redit la comtesse de sa voix calme.

A cette nouvelle interrogation qui semblait le braver, M. de Jozères se redressa, son visage se fit grave et d'une voix sévère :

—Alors, dit-il, ma conscience de magistrat, qui ne connaît que son devoir, m'ordonne impérieusement de vous faire arrêter.

Il fut interrompu par Mme de Gabrinoff qui, le doigt tendu vers l'entrée, lui demanda :

—Pardou, cher tuteur. Comment appelez-vous ce petit mécanisme en cuivre vissé sur cette porte ?

—Un verrou.

—Pourquoi l'avez-vous poussé ?

—Pour nous mettre à l'abri des importuns.

—Pourquoi donc aussi, de votre propre initiative, avez-vous fait dire à M. de Saint-Dutasse, par son domestique, que le dîner est reculé d'une heure ?

—Pour nous éviter sa présence.

—Alors il paraît que votre intègre conscience de magistrat aime à s'exercer en catimini, verrous tirés, dans la plus stricte intimité... S'il en est ainsi, nous sommes bien près de nous entendre...

—Madame ! vous oubliez ! exclama M. de Jozères faisant de la dignité pour cacher l'ébahissement causé par ce coup droit qu'on lui portait.

—Une fine lame, cette charmante comtesse ! Je lui dois des excuses pour avoir douté d'elle tout à l'heure, se dit de Saint-Dutasse aux écoutes.

Renversée sur le divan, Berthe poursuivit d'un ton un peu chanté :

—Mais non, cher tuteur, je n'oublie pas, c'est justement parce que je me souviens de mes remarques... de mes observ